

**Les ambitieuses**  
*Le Songe de l'oncle*

Étienne Bourdages

---

Number 119 (2), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24454ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Bourdages, É. (2006). Review of [Les ambitieuses : *Le Songe de l'oncle*]. *Jeu*, (119), 143–146.

# Les ambitieuses

**N**astassia Pitrovna. Anna Nickalavna. Natalia Dmitrivna. Maria Alexanna. Zinaïda Afanassivna. Stipanida Matnevna. Sofia Pitrovna Farpoukhina. Voilà une accumulation de noms qui, d'entrée de jeu, génère une ambiance quelque peu cacophonique : on a du mal à démêler quel nom désigne unetelle et lequel en désigne une autre, car à l'oreille non familière au russe ils sonnent tous pareils et sont interchangeable. On saisit toutefois rapidement que ces noms appartiennent à un groupe de *fiéffées médisantes*, quelques-unes d'entre elles s'étant heureusement vues affublées d'un sobriquet distinctif par ses congénères : l'une, dont la rondeur physique est accentuée par une robe à cerceaux, est une barrique, une autre, cancanière finie, est une gazette sur pattes et est la plupart du temps introduite par une phrase leitmotiv du genre : « Vous lui fermez la porte au nez et elle est déjà dans votre cuisine ! », faisant référence à sa manie de s'imposer

*Le Songe de l'oncle* de Dostoïevski, mis en scène par Igor Ovadis (Du Bunker, 2006). Sur la photo : Charles-Olivier Bleau et Igor Ovadis. Photo : Alyssa Ovadis.



## *Le Songe de l'oncle*

TEXTE DE FÉDOR DOSTOÏEVSKI ; TRADUCTION ET MISE EN SCÈNE : IGOR OVADIS. DÉCORS ET ACCESSOIRES : LOUISE LAPOINTE ; COSTUMES : PASCALE MATHERON ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; MAQUILLAGES : PIERRE LAFONTAINE ; COLLABORATION À LA TRADUCTION : SERGE MANDEVILLE. AVEC FRANCESCA BARCENAS, CHRISTIAN BARIL, FRANÇOIS BERNIER, CHARLES-OLIVIER BLEAU, ANNE-VALÉRIE BOUCHARD, EVELYNE BROCHU, MONIA CHOKRI, CATHERINE DE LÉAN, IGOR OVADIS ET VÉRONIQUE PASCAL. PRODUCTION DU BUNKER, PRÉSENTÉE À LA SALLE FRED-BARRY DU 10 AU 28 JANVIER 2006.

La mesquinerie est de mise. Le persiflage commande. Mais si elles se traitent de prétentieuses, ce sont plutôt des ambitieuses. C'est que la compétition est forte entre les dames de Mordassov, en particulier maintenant que le vieux prince Gravila est de passage dans cette contrée à la suite d'un accident de la route et que toutes veulent voir rayonner son prestige et ses richesses sur sa maisonnée. Or, c'est Maria Alexanna qui tirera le plus habilement les ficelles de ce pantin sénile et radoteur, et parviendra presque à lui faire épouser sa fille Zina.

Les femmes dominent donc cet univers clos qu'on ne pénètre qu'en restant sur ses gardes. Dans ce contexte, les personnages masculins, malgré la portée de leur rôle, paraissent d'ailleurs dévirilisés. Parmi ceux-ci, Vassia – dont Zina a jadis été amoureuse au grand dam de sa mère –, jeune instituteur agonisant, poète raté, admirateur de



*Le Songe de l'oncle*  
de Dostoïevski, mis en  
scène par Igor Ovadis  
(Du Bunker, 2006). Sur  
la photo : Anne-Valérie  
Bouchard, François Bernier  
et Véronique Pascal.  
Photo : Alyssa Ovadis.

Shakespeare; Afanassi Matvéitch, délicat, enfantin, idiot, maniaque des cravates blanches, se frisant les cheveux le dimanche et exilé à la campagne – où il adore aller aux étuves – parce qu’en ville, il gêne sa femme Maria Alexanna; puis, Gravila lui-même, prince à perruque poudrée tâtant au passage les fesses du domestique. Il ne reste que Pavil Alexanytch Mazglikoff pour faire valoir la gent masculine. Seulement, lui qui prétend aussi à la main de Zina se fait avoir comme les autres et, s’il réussit une vengeance digne de celles qui se sont jouées de lui, il ne sort pas moins perdant de cette journée.

On le constate, la pièce tirée d’un roman de Dostoïevski, le premier qu’il a écrit au sortir du baign, demande une distribution importante. L’action est rapide, les entrées et sorties de scène sont nombreuses, les changements de ton fréquents et le comique résultent souvent d’un décalage entre texte et jeu. On peut cependant dire qu’Igor Ovadis dirige sa distribution de main de maître. Et, bien qu’il tienne le rôle pivot de la pièce, il ne profite pas de cette occasion pour se faire valoir par une troupe de jeunes acteurs inconnus, la compagnie Du Bunker<sup>1</sup> ayant été créée par les finissants de la promotion 2005 du Conservatoire d’art dramatique de Montréal. Car, bien que la nature de ses intentions matrimoniales soit au centre de l’intrigue, le prince Gravila en a lui-même peu conscience et sa présence en scène, quoique toujours un événement, demeure ponctuelle. Son discours est incohérent, il semble totalement déconnecté de

1. Ce nom s’inspire de celui donné aux locaux temporaires dans lesquels ils ont obtenu leur formation.

la réalité et il est souvent pris d'une fatigue subite qui le pousse à retourner se coucher ou, soudainement, « une pensée le préoccupe » et il quitte la scène pour aller la noter. La composition d'Ovadis est un véritable plaisir ! C'est que ce dandy de pacotille est pour ainsi dire cliniquement mort tant ses attributs physiques sont faux. En plus de la vivacité d'esprit, il lui manque un œil ; une de ses jambes est artificielle et ses cheveux et sa moustache sont postiches. L'accent de l'acteur – il est le seul de la distribution à en avoir un – ajoute à la singularité de son éminent personnage. Ovadis s'en donne à cœur joie : il boite, fait le coquet, radote, s'étonne constamment. Il est une véritable poupée mécanique que Féofil, le palefrenier, doit constamment venir remonter.

Or, quand Gravila retourne dans sa chambre, les autres reprennent le plancher. Dans ce lot, la performance de Monia Chokri (Maria Alexanna) est remarquable. Elle mène le jeu, bien secondée par Christian Baril (Pavil Alexanytch Mazglikoff). Le rythme rapide est pour beaucoup dans l'efficacité de cette comédie, et on peut dire que tous l'ont bien en bouche. Soulignons le travail d'Anne-Valérie Bouchard et de Véronique Pascal qui composent des commères typées. La scène d'exposition où elles s'installent de chaque côté du décor, comme si elles étaient spectatrices de premières loges des intrigues de leur village, est inénarrable. Parmi les autres incidents comiques dont on se souviendra, notons aussi la scène où Zina pousse la chansonnette pour séduire Gravila. En réalité, elle fait du *lipsync* sur une sérénade vieillotte préenregistrée. C'est d'un quêtaine et d'un ridicule achevés, mais le destinataire n'y voit que du feu et la demande en mariage !

La ville de Mordassov est ainsi un théâtre, et la position que prennent les commères nous le fait très bien comprendre. Elles s'épient, écoutent aux portes qui, même fermées, laissent tout entendre tant le trou de la serrure est aussi grand que le cadre ! De sorte que même s'il est rudimentaire, le décor n'en reste pas moins au service du jeu et appuie de manière inventive le caractère des actions. C'est le cas, entre autres, lorsque Maria Alexanna ramène son mari à Mordassov en traîneau : pour mettre en évidence la dissonance du couple, le metteur en scène les assoit chacun d'un côté du plateau et les fait parler dans des directions opposées. Aussi, la scène étant construite sur deux niveaux, il arrive que les acteurs miment au-dessus des événements racontés par un autre, toujours au premier niveau, comme s'il s'agissait d'une narration hors champ. À la fin de la pièce, lorsque Vassia et le prince rendent l'âme, leurs dépouilles sont en bas pendant qu'au-dessus, les autres les pleurent. On assiste alors à deux péripéties simultanément.

Le metteur en scène paraît ainsi en parfait contrôle de la production. Résultat sûrement redevable au fait qu'il connaît bien la pièce pour l'avoir jouée en 1998 dans une production de la défunte Association des Acteurs russes de Montréal<sup>2</sup> et que ce qui a été montré en janvier à Fred-Barry avait été rodé à la Cinquième Salle l'année dernière. Ovadis réussit de façon à la fois sobre et admirable l'adaptation d'une pièce d'une autre époque sans s'embourber dans des références à notre actualité – hormis une allusion fortuite à la grippe aviaire –, sans musique pop, pour interpeller le

2. Voir l'article de Marguerite Kumor-Wysocka dans *Jeu* 1999.1, p. 123-128.

spectateur d'aujourd'hui. Sa mise en scène s'en remet au texte et fait confiance à sa théâtralité. La trame sonore est, quant à elle, entièrement tirée de l'œuvre de Tchaïkovski, contemporain de l'auteur, qu'Ovadis a lui-même « décomposée ». Les personnages s'amuse avec la tendance du prince à osciller entre le rêve et la réalité – en fait, ils se servent de celle-ci pour mieux le manipuler – et les costumes conçus par Pascale Matheron, une abondance de dentelle, de tulle et de froufrou dans différents tons de blanc, nous font entrer de plain-pied dans cet univers. On est dans les vapes, ça ne fait aucun doute. Le réalisme de la situation apparaît drogué tant la pièce se focalise sur l'intellect fragile de Gravila. Au final, les mots pouvant le mieux qualifier le travail accompli par Ovadis et ses collaborateurs sont uniformité et mesure.

Cependant, mais sans appuyer trop fort, on pourra reprocher la longueur du dernier acte et le fait que la critique de la mode que Dostoïevski fait subrepticement dans son roman soit oblitérée. Tout de même, le propos se situe ailleurs. Il y a en effet quelque chose de « caractériel » dans ce qu'Ovadis qualifie dans le programme de « jeu de dames à la grecque d'après la vie russe », proche de la comédie classique, et qui rappelle un peu Molière et la facture de ses pièces. Toutefois, ici, pas de soubrette pour donner de leçon à sa maîtresse obstinée, les rapports humains sont intéressés et assumés comme tels, les âmes sont un peu plus sombres. Maria Alexanna ne craint pas le déshonneur ; de toute façon, si sa réputation venait à être attaquée, elle aurait l'aplomb de s'évanouir par bienséance. Elle justifie par ailleurs habilement ses plans – il faut l'entendre, sournoise, convaincre Zina, d'abord craintive, d'épouser le prince –, et l'épilogue nous apprend que, si ce n'est pas grâce à Gravila qu'elle parvient à ses fins, c'est autrement qu'elle réalise ses ambitions et arrive finalement à se joindre aux gens de la haute. ¶